

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,
Rue de Lorraine, 13,
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

PARAISANT LE DIMANCHE

Tous les ouvrages français et étrangers
dont il est envoyé 2 exemplaires sont
annoncés dans le journal.

INSERTIONS :

ANNONCES 25 cent. la ligne
RÉCLAMES 50 id.

On traite de gré à gré pour les autres insertions.

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Haÿas, rue J.-J. Rousseau, 3, e. chez M. St-Hilaire,
éditeur de musique du Conserv. imp. et direc. du Comptoir général des compositeurs rue du F. Poissonnière, 11
A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours,
à l'AGENCE DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 15 de chaque mois et se paient d'avance.
Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

ABONNEMENTS :

UN AN 12 FRANCS.
SIX MOIS 6 . . .
TROIS MOIS 3 . . .

POUR L'ÉTRANGER les frais de poste en sus.

ACTES OFFICIELS.

Par Ordonnance en date du 24 novembre, M. Henri Leydet a été nommé membre du Comité de l'Instruction Publique, en remplacement de M. Barelli.

Le Prince, par Ordonnance du même jour, a nommé Chevalier de l'Ordre de St-Charles, M. Jules Lecomte, homme de lettres.

Monaco, le 29 Novembre 1863.

Les personnes qui lisent le *Journal de Monaco* ont pu croire quelquefois que c'était un parti pris de notre part de consacrer notre premier article à la description des sites qui nous environnent. Quelques unes, beaucoup peut-être, sous l'impression de ce soupçon, nous ont accusé de ne vanter ce que bien des fois nous avons appelé des merveilles que dans le but exclusif de faire de la *réclame* et d'attirer les étrangers au milieu de nous.

Ne soupçonnant pas que nous n'avions aucun intérêt personnel à ce que le nombre des visiteurs dans la principauté fut grand ou petit, elles ont pu ne pas toujours admettre que nous étions d'une complète sincérité. Et, dans plus d'une circonstance, cette disposition d'esprit les a peut-être rendues injustes à notre égard. On a taxé d'exagération des récits qui restaient cependant au dessous de la vérité, et d'hyperbole des expressions tout au plus employées d'une manière technique.

En pensant et en parlant de la sorte, on est tombé dans une erreur profonde.

Si nous avons mis une persévérance si grande à dire que la principauté est un pays exceptionnel, c'était beaucoup moins pour faire venir du monde qu'afin d'attirer l'attention de nos lecteurs et de pouvoir leur persuader, quand le moment serait venu, que des affaires de quelque importance ont plus de chance de réussir dans un pays aussi heureusement favorisé que dans un autre.

D'une question locale et circonscrite dans

un périmètre de peu d'étendue, d'une question de température et de climat, nous avons voulu faire une question générale, essayant, si nous pouvons nous exprimer de la sorte, de la considérer comme une cause première dont l'influence devait réagir sur des questions d'un autre ordre.

Il était évident que tôt ou tard la principauté de Monaco acquerrait une importance considérable, immense, et que cette importance nécessiterait une transformation radicale du pays. Mais, comme en général les hommes sont toujours disposés à juger de la valeur des choses d'après les apparences qu'elles offrent, tout portait à craindre qu'on ne voulut point leur reconnaître ici la valeur qu'elles ont en réalité. Dans une pareille hypothèse, il devenait indispensable de disposer les esprits par des travaux préparatoires à considérer la situation sous son véritable jour, et à accepter plus tard, sans étonnement comme sans crainte, les avantages que l'on induirait pour l'avenir de la manière d'être du pays.

Aussi désormais serons-nous à notre aise pour dire notre façon de penser et pour insister avec persistance auprès des industriels de toute sorte pour leur bien faire comprendre quelles sont les ressources que les circonstances mettent dans ce moment à la disposition des capitaux.

Deux questions se trouvent en présence dans la principauté :

L'une, permanente et antérieure, ne cédant jamais à aucune considération, mais déjà résolue, c'est celle du climat,

L'autre, accidentelle et subordonnée aux circonstances, restant encore à l'état de problème, c'est celle des intérêts privés et des intérêts généraux.

Cette dernière, comme on voit, est complexe. Elle embrasse deux situations et tend à donner satisfaction à la fois aux individus en particulier et aux masses en général.

Pour que l'on puisse bien la comprendre, il

est indispensable que nous l'étudions d'une manière détaillée et avec tout le soin que réclame une idée dont l'application sera nouvelle au milieu de nous. C'est ce que nous ferons dans notre prochain numéro, en tenant compte avec la plus rigoureuse minutie de ce qui sera de nature à éclairer tout le monde.

A. CHAMBON.

Nous empruntons aux *Causeries scientifiques* du *Journal de Nice* le passage suivant dont les conseils peuvent trouver leur application au milieu de nous.

Quelque favorable que soit la saison d'hiver de Nice, ce serait une grande erreur de croire qu'on s'y trouve dispensé de toute précaution. Demander à ce climat plus qu'il ne peut donner, et plus que d'aucun autre on ne peut obtenir, c'est évidemment se préparer des déceptions et compromettre les avantages qu'on espérait pouvoir en retirer. Il est impossible, quelle que soit la localité que l'on ait choisie pour son séjour d'hiver, qu'on puisse passer sa vie en plein air et jouir sans cesse des beaux jours durant tous les mois de la mauvaise saison. Nice, très privilégiée sans contredit, a ses mauvais jours aussi ; seulement ces mauvais jours sont ici moins mauvais et moins nombreux qu'ailleurs. Neuf fois sur dix, si ce n'est plus, les malades les moins valides peuvent respirer l'air du dehors. Toutefois, dans cette vie en plein air, il faut distinguer la journée proprement dite de la *journée médicale*. Celle-ci comprend tout le temps compris entre dix heures du matin et quatre heures du soir. Elle commence lorsque l'air a été suffisamment échauffé par le soleil, et finit quand celui-ci commence à baisser. Ce dernier moment, celui du coucher du soleil, est précisément le plus pernicieux pour tous ceux qui sont doués d'une grande impressionnabilité à l'égard des variations de température. L'été factice dont nous jouissons grâce à la transparence de l'air, la pureté du ciel, et la concentration du calorique dans notre bassin si bien abrité par le rideau des montagnes qui nous enlourdissent, disparaît, dès que le soleil commence à baisser ; il se produit alors non seulement un sensible abaissement de température, mais encore une humidité pénétrante due à la condensation subite de la vapeur d'eau contenue dans l'atmosphère pendant la journée. Ces deux conditions, considérées d'une façon absolue, n'ont pas d'intensités qui puissent être envisagées comme nuisibles à la plupart des malades, mais elles le sont en effet, et cela non seulement aux malades, mais même à ceux dont la santé est satisfaisante, parce qu'elles se produisent brusquement et constituent, relativement aux moments qui ont précédé, une transition que peu de gens sont en état de supporter.

En vain prendra-t-on les précautions, en se garantissant immédiatement par des vêtements dont on s'était muni; le froid et l'humidité du soleil couchant n'agissent pas seulement sur la peau, le poumon s'en ressent aussi, car la surface des bronches n'a pas été plus que les téguments extérieurs préparés à ce changement des conditions hygrométriques et caloriques de l'air.

Heureusement que ces influences morbides sont fixes, qu'elles se produisent toujours aux mêmes heures, et qu'elles sont par conséquent très faciles à éviter. Rentrer chez soi à temps est donc la précaution principale, se réfugier sous le premier abri venu est une nécessité, si on s'est laissé imprudemment attirer, si après avoir mal calculé son temps on a prolongé sa promenade au delà de la limite voulue. Au bout de quelques instants tout changera en effet, les conditions atmosphériques vont s'équilibrer, l'air se dépouillera en grande partie de l'humidité qui sous forme d'une abondante rosée aura couvert le sol; on pourra regagner son domicile avec beaucoup moins d'inconvénients.

Ce que nous venons de dire des heures du soir s'applique en partie à deux autres circonstances, qui, par les mêmes raisons que celles dont il vient d'être question, présentent les mêmes conditions. Nous voulons parler de ces moments, rares à la vérité, lorsque un nuage voile tout d'un coup le soleil, et des transitions auxquelles on s'expose en passant du soleil à l'ombre.

Dans ces deux cas, il y a une différence de température fort sensible et tout aussi préjudiciable; et si l'humidité ne joue pas alors le même rôle que tout à l'heure, le froid à lui tout seul suffit pour agir défavorablement sur les natures valétudinaires et délicates. Elles s'en préserveront par un vêtement supplémentaire, et de tous ceux dont on puisse se servir, un schall est ce qu'il y a de plus pratique; facile à porter, facile à mettre et à ôter, il se prête le mieux au but qu'il est destiné à remplir.

D. LUBANSKI.

A partir du 1^{er} décembre prochain, les jardins du Palais seront ouverts au public, le premier et le troisième dimanche de chaque mois, de une heure à quatre.

NOUVELLES LOCALES.

S. A. R. Madame la Princesse de Wu tem'berg a fait don à l'église paroissiale de Monaco de deux magnifiques lampes en bronze doré, de tinées à l'ornement du Sanctuaire.

Judi dernier a eu lieu au Palais de S. A. S. le premier banquet de la saison.

Le Prince avait réuni à sa table, dans la salle de Garde, le Président, le Vice-Président et les membres du Tribunal-Supérieur, le Commandant et les Officiers de la garde nationale, le Consul d'Espagne et plusieurs hauts fonctionnaires.

Le Journal de Nice nous apprend que la tranchée S-Philippe, le seul obstacle à l'ouverture prochaine de la ligne jusqu'à Nice, a été attaquée samedi dernier. On espère que malgré les 160,000 mètres cubes de terrain à enlever, la percée pourra être terminée dans sept ou huit mois et permettre l'exploitation totale de la voie si impatiemment attendue.

Du côté de Nice tout sera prêt. Les travaux sont poussés avec une extrême activité.

Dans le chantier de la gare les fondations des bâtiments des voyageurs, à l'arrivée et au départ, sont entièrement terminés, les soubassements du bâtiment d'arrivée sont posés, ils sont en pierre dure de la Turbie, d'une teinte grise d'un bel effet. On a commencé depuis peu l'élevation des maçonneries en pierres d'Arles et briques; toutes les façades seront construites sur le même modèle. Les fondations des remises pour vingt-quatre locomotives sont achevées et l'on termi-

ne les fondations des ateliers et de la gare des marchandises.

La gare de Nice couvre une superficie de 40 hectares y compris les chemins d'accès; elle exigera, pour être à hauteur, environ 400,000 mètres cubes de terrassement, dont 250,000 sont en place.

L'accès de la gare située, on le sait, à mille mètres du pont neuf, se fera avec des rampes de 3 %, se raccordant avec l'avenue du Prince Impérial, laquelle traversera le caemii de fer à l'extrémité de la gare, sous un pont à travées métalliques.

L'aspect des travaux, tels qu'ils apparaissent aujourd'hui, donne la certitude que la gare de Nice sera le plus beau monument de cette ville, si remarquable déjà par la variété et la beauté de ses constructions.

LETTRE PARISIENNE.

Paris, 26 novembre.

En vérité, l'Europe ressemble à un malade qui se retourne avec effort sur son lit de douleur. Chaque jour, c'est un mal nouveau qui se révèle. Hier le congrès, aujourd'hui le Danemark, demain, peut-être, la question d'Orient. Cet immense océan gardien de la situation de l'Europe va se compliquant tous les jours. Puisse-t-il ne pas se dénouer à la façon d'Alexandre.

Au milieu de cette crise générale, non-seulement la Pologne résiste, mais vous avez pu voir qu'elle songe même à étendre son action à l'extérieur par l'équipement de bâtiments de guerre destinés à faire la chasse aux navires de la Russie. Le gouvernement national ne pouvait choisir pour son capitaine général un chef plus entreprenant que celui qu'il a nommé. Il a confié cette mission hardie au fameux capitaine Magnan, qui a joué autrefois un rôle important dans la marine de Kosas. C'est lui aussi qui conduisit si résolument les bateaux du Rhône dans le Danube, et c'est encore lui qui vient de mener à bon port une périlleuse expédition qui porta aux Circassiens des soldats, des canons, des fusils et des munitions.

Le capitaine Magnan (l'Aubagn) vient de publier un manifeste adressé au commandement maritime et relatif à la guerre qu'il va entreprendre pour la Pologne, se fondant sur le nouveau droit maritime adopté par le traité de Paris. Mais le capitaine Magnan est bien capable d'annoncer bruyamment un projet pour en exécuter un autre. En tout cas, il est permis de s'attendre à de hardis coups de mains du commandant des forces maritimes de la Pologne, qui a montré, en toutes circonstances, un courage et une intrépidité rares.

Cette vie de périls et d'aventures a, pour certaines natures vigoureusement trempées, un irrésistible attrait. Le capitaine Magnan a eu des émules. Dans des parages différents, MM. Raousset-Boulbon, de Thonnières et de Lagironnière, ont, comme lui, obéi à la furia francese et conquis la célébrité à travers mille périls. Vous connaissez le sort de Raousset-Boulbon; on ne sait encore ce que deviendra le roi d'Araucanie, qui va faire paraître ses Mémoires, en vue de maintenir ses droits; mais la plus originale de ces figures est, peut-être, celle de Paul de Lagironnière, roi de Jala-Jala, une des petites îles des Philippines.

J'ai connu personnellement le roi de Jala-Jala, et je puis, en deux mots, vous donner son histoire. Paul de Lagironnière, qui était de Nantes, partit, un beau jour, pour Manille, où il fit rapidement fortune. Mais ennuyé bientôt de la vie des cercles de Manille, où les habitants gagnent ou perdent, en une seule nuit, 50,000 piastres (250,000 fr.), il acheta l'île de Jala-Jala, entièrement peuplée d'Indiens de race malaise, qu'il fut obligé de conquérir tribu par tribu. C'est à Jala-Jala, au milieu de ses sujets, de ses troupes de trois mille bœufs, de douze cents buffles et de dix-huit cents chevaux, que Lagironnière reçut M. Adolphe Barrot, alors consul général à Manille et aujourd'hui ambassadeur en Espagne.

Je tiens du roi de Jala-Jala qu'un jour, dans une excursion au milieu des tribus de l'intérieur de son île,

il se vit forcé d'assister à la fête des Cerveilles humaines et de goûter à l'horrible festin de ces anthropophages.

M. de Lagironnière se fatigua de régner sur ses cannibales, et revint à Paris raconter ses aventures, qu'il a publiées dans un volume intitulé Jala-Jala. Chacun a pu le voir, il y a cinq ou six ans, se promener, comme un simple mortel sans sceptre et sans couronne, sur le boulevard des Italiens. Mais après la nostalgie du pays est venue la nostalgie des grandeurs royales, et le roi de Jala-Jala est reparti, un beau matin, pour son île d'anthropophages, où il est mort dernièrement.

Ces histoires aventureuses sont à l'ordre du jour. Nous allons peut-être les voir se multiplier. Voici le rêve de la navigation aérienne qui va prendre corps. M. de la Landelle vient de faire paraître son volume: l'Aviation, destiné à défendre le système de la navigation par l'hélice qu'il a proposé de fonder avec Nadar. D'un autre côté, on m'annonce qu'on a commencé les travaux de l'appareil élémentaire dont l'Empereur a voulu faire les fonds.

Je passe aux nouvelles littéraires. M Dupin vient de redescendre dans la lice, en faisant réimprimer un volume qu'il fit paraître en 1828, pour combattre un ouvrage de M. Salvador.

Le nom de M. Dupin me rappelle involontairement, en présence des débats du Corps législatif, les souvenirs de sa célèbre présidence. Vous savez que l'illustre député avait coutume de faire des débats de la Chambre une sorte de feu d'artifice, au milieu duquel sa verve inépuisable lançait sur l'Assemblée des bouffées, des jeux de mots, des calembours. Je ne puis résister à la tentation d'en rappeler quelques uns.

Un député de l'opposition compulsait à la tribune tout un dossier pour y trouver une pièce qui devait lui servir d'argument; malheureusement, il ne pouvait mettre la main dessus: — Allons! lui dit M. Dupin, vous voyez bien qu'il n'y a pas d'atout dans votre jeu!

Un jour, la tribune n'avait été occupée que par des esprits n'ayant pas le don de la parole. Après une suite d'ennuyeux discours, M. Dupin voit encore arriver un orateur plus fatiguant que les autres: — Décidément, dit-il, cette tribune ressemble à un puits; quand un seul descend, l'autre monte.

Un samedi, la Chambre avait assisté à d'orangeux débats. — Messieurs, s'écrie M. Dupin, vous ne comptez que trop que c'est aujourd'hui le jour du sabbat.

Enfin, un jour, M. Abraham Dubois était à la tribune. Voyant la Chambre inattentive, l'honorable député passe un grand nombre de feuillets de son discours. La Chambre continue à se montrer distraite. — Allons! Abraham, lui crie M. Dupin, encore un sacrifice.

Toute sa vie, M. Dupin a exercé son esprit gaulois. Au commencement de sa carrière d'avocat, il eut à défendre M. Pankouke, qui crut se montrer assez reconnaissant en lui envoyant un exemplaire de la fameuse édition de ses classiques. M. Dupin lui répondit par la lettre suivante, en lui renvoyant ces ouvrages:

« Monsieur,

» Autrefois on payait en livres; mais aujourd'hui on ne paye plus qu'en francs. Tâchez de ne pas l'oublier.

» J'ai l'honneur de vous saluer,
» DUPIN. »

On écrit de Paris à un journal de province:

Je relève une faute, grave à mon avis, que vient de commettre M. Pailleron, l'auteur du Dernier quartier, comédie qui se joue en ce moment au Théâtre-Français. Le Dernier quartier a pour but de nous exposer le vieux thème des premières bouffées d'un jeune ménage. Dans un des regrets qu'il exprime sur son amour envolé, le mari rappelle ironiquement les serments de tendresse éternelle qu'il a juré, et se moque de la poésie du Lac, de Lamartine, qu'il fait grimacer pour les besoins du rôle.

Je trouve que ces plaisanteries, adressées à l'auteur des *Méditations*, manquent complètement de convenance et de goût. Je souhaite à l'auteur essoufflé du *Dernier quartier* de produire des vers qui ressemblent à ceux du *Lac*, de Lamartine. Je trouve cette attaque d'autant plus blâmable, que je la vois se reproduire un peu partout contre les plus dignes représentants de l'école littéraire de 1830, qu'on n'appelle plus que *les vieux*. Appliquons la liberté au théâtre; mais n'allons pas jusqu'aux personnalités d'Aristophane. Les poètes qui s'en vont, comme M. Pailleron, se moquant de M. de Lamartine, me rappellent les enfants de Noé se moquant de la nudité de leur père.

VARIÉTÉS.

LA ROSE BLANCHE

PAR A. MAQUET.

Vol. in-12, Michel Levy frères, Paris.

Comme tous les livres sortis de la plume de M. Maquet, la *Rose Blanche* est empreint de cette supériorité de forme qui constitue l'œuvre sérieuse et lui assure un rang distingué parmi les ouvrages de l'esprit. C'est un roman cependant; et il semble qu'à ce titre l'auteur eut pu s'accorder des licences ou tout au moins se permettre un certain laisser-aller sans s'exposer aux railleries de notre époque, sans encourir un blâme rigoureux du côté des lecteurs. On est peu sévère aujourd'hui. Les écrivains qui plaisent le plus ou qui font de meilleures affaires appartiennent rarement à l'école du bon goût.

Il est vrai néanmoins de dire que cette sorte de dépravation morale que le réalisme a jeté dans les âmes paraît avoir atteint son dernier degré d'intensité. A moins de tuer le malade, la contagion épidémique ne peut aller plus loin. Il y a maintenant stagnation dans la douleur, comme il y a stagnation dans les eaux d'un fleuve qui a épuisé toutes les neiges de la montagne. Nous sommes à la veille d'une crise. Ou le mal va redoubler d'énergie et emporter nos dernières espérances, ou bien il va entrer dans la période de décroissement et nous rendre à toutes nos illusions.

Comme notre génération est pleine de jeunesse et d'énergie, tout nous porte à croire que le danger s'évanouira et que, l'épizootie littéraire tirant vers son déclin, l'espérance renaîtra dans les cœurs amis du vrai et du beau.

Ce ne sera pourtant pas de sitôt qu'il nous sera permis de pousser le cri d'allégresse et de saluer le retour à la santé du *grand malade*. Les convalescences de l'esprit et du cœur se prolongent plus longtemps que celles qui ramènent les corps à la vie. Quand le goût général est frappé dans son essence, il lui faut de longues années pour revenir à sa pureté première.

La *Rose Blanche* est un roman historique. L'auteur en a puisé le sujet dans une époque déjà loin de nous et féconde en aventures tragiques. C'est vers les dernières années du quinzième siècle que la scène se passe. La toile se lève dans les états de Marguerite d'York, veuve de Charles-le-Téméraire, et tombe sur une place de Londres devant un gibet, à l'extrémité duquel se balance le cadavre du dernier des fils d'Edouard, que le géôlier de la Tour avait sauvé du massacre.

Ecrites pour la scène, au lieu d'avoir revêtu la forme du récit, les aventures du royal pendu auraient fourni une de ces œuvres qui captivent le public des années entières parce qu'elles sont une source inépuisable d'émotions vraies et de terreurs naturelles. L'intérêt va croissant à chaque page. A

chaque chapitre, se déroule une aventure nouvelle, compliquée de toutes les péripéties, qui attachent le cœur et rivent l'affection à la destinée des héros. C'est une série d'entrelacements, si non de vérités du moins de vraisemblances, si bien tissus qu'il est fort difficile de distinguer la fiction de la réalité ou pour mieux dire de ne pas confondre la fiction avec la réalité.

Le cadre du drame a toute l'ampleur d'une tragédie antique.

En même temps que Richard, Marguerite occupe aussi une place au premier plan de ce sombre tableau.

Trompée dans ses espérances par la mauvaise fortune de Charles-le-Téméraire, elle voudrait conquérir en Angleterre, ce qu'elle n'a pu obtenir en France, et monter sur le trône de ses pères puisqu'elle n'a pu aller s'asseoir sur celui des Valois. Mais la tâche est difficile. Henry VII tient dans ses mains le sceptre de la Grande-Bretagne, et, comme tous les parvenus, fait bonne garde pour éloigner ses rivaux. Les difficultés n'affaiblissent pas cependant la haineuse ambition de la sœur d'Edouard. Sa volonté se roidit contre les obstacles. Et les moyens ne font jamais défaut à ses projets. Elle veut. Cela lui suffit. Toutes les voies lui semblent praticables. Depuis la conjuration armée jusqu'aux intrigues les plus sombres et les plus basses tout peut la servir. Il lui faut un trône. Le prix qu'il peut lui coûter la touche peu. Les fils d'Edouard sont bien tombés sous le poignard d'un assassin!

Mais hélas! les armes, dont elle va se servir, tourneront contre elle et anéantiront à jamais sa dernière espérance.

Le hasard lui jette un fantôme sous la main. Elle en fait une expression humaine.

Ce fantôme a nom Perkin Warbeck, et doit le jour à un juif hollandais. Il a les traits de Richard. Elle en fait le fils d'Edouard que des rumeurs, sans fondement sans doute, prétendent encore en vie. Elle proclame ses droits au trône d'Angleterre et compte dans ses calculs se servir de cette fiction royale pour se frayer un chemin au Palais de Windsor.

L'ordre nécessaire à soulever des troupes et à commander les soldats d'Henry VII, sort en abondance des coffres de Marguerite. L'Europe est informée que Richard d'York vit encore et qu'il marche à la conquête de son trône. Les intrigues de Marguerite ont même déjà procuré des alliances à ce fils magnanime. Partout, par les soins de la veuve de Charles, on célèbre les nouvelles splendeurs de la *Rose Blanche* prête à fleurir de nouveau.

Cependant, tandis que tout le monde se livre à la joie, Marguerite veille et suit de l'œil le héros qu'elle a lancé. Ce héros n'est pour elle qu'un aventurier de circonstance, habile à remplir son rôle, mais auquel il ne faut point laisser gagner trop de terrain. Marguerite veut le trône pour elle, Perkin Warbeck serait-il d'ailleurs le duc d'York.

Mais, le jour, où Perkin Warbeck parut à la cour d'Ecosse, tous les projets de Marguerite furent ruinés. L'amour donna à Perkin la sanction royale. Désormais l'instrument de Marguerite sera l'héritier légitime de la *Rose Blanche*. Perkin n'est plus. York, York, crie-t-on de toutes parts.

C'était York en effet, que ce blond jeune homme! A la nouvelle du mariage de son aventurier avec Catherine Gordon, Marguerite brave la mer, méprise la tempête, et, un soir, arrive auprès des nouveaux fiancés.

Elle est pâle comme la déesse des vengeances. Son œil grandit dans son orbite; ses narines se dilatent

et se contractent avec l'irrégularité du souffle qui l'opresse. Sa main en se crispant enfonce ses ongles dans ses chairs. Elle pousse un cri... Ce n'est plus une femme. Ce n'est pas non plus une tigresse. C'est le désespoir doublé de la haine, doublé de l'astuce, doublé de l'ambition, doublé de la honte, doublé de l'infamie, qui s'agitent dans l'âme de Marguerite, comme dans une atmosphère commune, sans jamais se confondre, sans jamais rien perdre de leur identité.

En s'échappant de ce cœur gangrené où elles règnent en souveraines, toutes ces passions font subir à sa figure une transformation telle que pas une ne se manifeste avec les symptômes de l'autre. Chacune conserve son caractère propre. La face de Marguerite se métamorphose au souffle de leur caprice comme au souffle des vents se métamorphose une température. Hivense, quand la haine l'agite, pleine d'un air félin, quand l'astuce dresse un piège ou combine une trahison, féroce et menaçante si l'ambition voit lui échapper la proie qu'elle convoite, insolente au moment où la honte la couvre d'ignominie, repoussante de résignation à l'heure où l'infamie la conduit au dernier degré du crime elle les réfléchit tour à tour isolées et distinctes.

Dans cet ouvrage tout est peint avec une vérité saisissante. Rien n'échappe à l'auteur. Aucune nuance ne se perd dans l'ombre. Le moindre trait est mis en évidence avec une puissance de couleur qui dénote une main des plus exercées, et un esprit habitué à sonder dans le cœur jusqu'aux plus secrètes émotions.

Il est possible que les esprits légers trouveront peu de plaisir à lire ce livre. L'auteur s'en consolera sans peine. Les hommes sérieux le dédommageront suffisamment du dédain de ceux dont les éloges n'ont jamais fondé une réputation durable.

A. CHAMBON.

CHRONIQUE BELGE.

Bruxelles, le 25 novembre 1863.

La dévotion envers les morts, dit le P. Félix, n'est plus seulement l'entreprise d'un dogme et la manifestation d'une croyance, c'est un charme de la vie, une consolation du cœur; aussi, le jour des *trépassés* tous les cimetières ont été remplis par une population fidèle aux souvenirs. On est allé chercher là de hautes et sévères leçons sur l'inévitable égalité qui nous attend. Ceux à qui cet enseignement ne suffirait pas peuvent méditer ce qui suit:

Depuis que des savants et des spéculateurs ont calculé la durée moyenne de la vie humaine, ils l'ont fixée à 33 ans. Les uns rendent la vie à peine reçue sans avoir vu le jour; les autres s'éloignent seulement aux dernières limites de l'âge.

Bornant ses calculs à quarante siècles, dans la supposition permise que, depuis quatre mille ans seulement, la population du globe a pu atteindre comme actuellement le chiffre d'un milliard environ, si on écrit ceci, depuis une heure, 3,600 enfants sont nés, 3,600 hommes sont morts, car, à chaque seconde il naît un enfant et meurt un homme.

En l'espace de 4,000 ans, la population du globe, à trois générations par siècle, s'est renouvelée 120 fois, c'est-à-dire que 120 milliards d'âmes sont remontées vers le créateur, et que 120 milliards de détritibus humains ont été rendus à la terre.

Sait-on bien ce que c'est qu'un milliard? Si, depuis 4,000 ans, il existait un pendule régulier, invariable, frappant à chaque minute, à une faible fraction près, il n'eût encore frappé que deux milliards de minutes, ce qui représente la soixantième partie des êtres humains qui pendant le même espace de temps, ont apparus sur la surface de la terre. Ce calcul était donc exact; à chaque seconde marquée par le balancier éternel, un enfant naît et un homme meurt. Que devient, en présence de ces réflexions, toutes les vanités humaines? Mais laissons ce sujet aussi peu gai.

Un savant jésuite belge, le P. Carpentier, vient de dresser un tableau comparatif de quelques vitesses. — vitesse du vent: 26 à 27 mètres par seconde, lorsqu'il est violent, ce qui fait à l'heure plus de 21 lieues mo-

yennes ou de 25 au degré. D'après Franklin, un orage, pour lequel l'heure précise où il commençait avait été observée dans une ville des États-Unis, ne mit qu'une heure à en atteindre une autre, distante de 28 lieues. — Vitesse du son dans l'air, à zéro de température: 333 mètres; à 16 degrés: 340 m. 89. — D'un boulet de 24, au sortir du canon: 425 mè res. — D'un bateau à vapeur, en pleine mer; 12 à 15 nœuds au mille marin, à l'heure, soit de 5 à 6 lieues moyennes. — Les convois ordinaires des chemins de fer font au moins 8 lieues à l'heure, les trains *express* près de 13 lieues, et près d'un kilomètre par minute. En Belgique, et sur presque tout le continent, les rails ne sont distants que de 1^m. 44, tandis qu'en Angleterre la distance dépasse parfois deux mètres. Cette distance permet une plus grande vitesse. En 1838, le convoi qui transporta le maréchal Soult de Londres à Yarmouth, fit 66 milles anglais à l'heure, ce qui équivaut à 23 lieues moyennes, ou de 25 au degré.

Toutes ces vitesses sont minimes, et, pour ainsi dire insignifiantes, en comparaison de la vitesse de mouvement des fluides impondérables. Le physicien anglais Wheatstone, qu'on pourrait appeler l'inventeur du télégraphe électrique, crut avoir trouvé, au moyen d'un instrument ingénieux de son invention, que la vitesse de l'électricité devait être d'environ 400,000 kilomètres par seconde. Mais MM. Tizeau et Gonette ont fait voir, en se servant d'une méthode rigoureuse, que ce chiffre est beaucoup trop élevé, et que le chiffre vrai est d'environ 117,700 kilomètres, ou 26,453 lieues moyennes par seconde.

L'astronome Danois Roemer, après avoir calculé le moment précis des occultations des satellites de Jupiter, et constaté celui de leur observation par ses instruments, put en déduire la vitesse de la lumière. Elle est 77,000 lieues de 4 kilomètres, par seconde, ou près de 70,000 lieues de 25 au degré. — A la lumière, pour nous arriver du soleil, il faut 8 minutes 13 secondes. — En admettant que les étoiles fixes les plus voisines aient une parallaxe annuelle, en d'autres termes, que leur distance soit appréciable, on a eu d'abord que celle de Sirius, par exemple, devait être d'environ 2 secondes; d'où l'on concluait qu'il est 100,000 fois plus éloigné de nous que le soleil, ou a une distance de 3,450 billions de lieues. Mais cette parallaxe paraît maintenant beaucoup trop forte, et l'on a dû admettre que l'étoile la plus voisine est au moins 206,000 fois plus éloignée que le soleil. D'où il suit que la lumière n'arriverait jusqu'à nous qu'après trois ans et un quart. Enfin, chaque soir, lorsque l'éclat du soleil n'empêche plus celui de ces étoiles éloignées d'apparaître, nous ne voyons les plus brillantes d'entre elles que telles qu'elles étaient il y a plus de trois ans; et les autres, sous l'état où elles se trouvaient il y a 10, 20 et peut-être 100 ans. Rappelons-nous que la vitesse de la lumière est néanmoins si grande.

Mais la vitesse la plus prodigieuse que l'on connaisse jusqu'ici dans le monde, est celle de l'attraction. « Nous pouvons affirmer, dit le célèbre Laplace, que l'attraction se transmet cinquante millions de fois au moins, plus promptement que la lumière. S'il en était autrement, nous devrions nous en apercevoir dans nos calculs. » En effet, les planètes changeant constamment de place, qui est en raison inverse du carré des distances, doit aussi changer à chaque instant. Mais cette attraction, sans cesse renouvelée et toujours différente, se transmet avec une vitesse si extraordinaire, que les astronomes, dans leurs calculs, regardent la transmission comme instantanée; en effet, sa durée, si minime, ne pourrait modifier la valeur du résultat. Cette vitesse, de 50 millions de fois celle de la lumière, équivaut à 3,500 billions de lieues moyennes par seconde.

La distance de la terre au soleil étant de 34 millions de lieues moyennes, il faudrait 1,000 ans à un homme qui ferait 100 lieues par jour pour arriver à cet astre. Une locomotive, qui voyagerait jour et nuit, avec la vitesse de nos trains *express*, faisant environ 300 lieues par jour, mettrait 335 ans pour arriver au soleil.

J'ai ici un service de plus à ajouter à tous ceux que la photographie a rendus à la science: la bibliothèque de Bruxelles possédait un manuscrit unique et très-précieux, dont plusieurs pages avaient pâli au point de devenir tout à fait illisibles depuis deux ou trois siècles déjà, car les premières éditions imprimées d'après ce manuscrit indiquent ces passages indéchiffrables.

L'administration s'adressa à l'Institut de France pour que l'on y tentât la revérification de l'écriture. L'opération fut confiée à l'un des plus éminents chimistes de ce corps illustre, mais elle laissa beaucoup à désirer, car si l'écriture reparut en quelques endroits, l'ouvrage est resté maculé d'une teinte bleue indélébile dans toutes les parties où l'on a opéré. Mais avant de commencer ces expériences, on a eut l'idée de photographier les pages sur lesquelles on devait les effectuer, or, les pages photographiées,

complètement illisibles, fournirent, après le renfonçage, des épreuves dans lesquelles le texte original se trouvait avec une vigueur et une netteté surprenante.

Tandis que le gouvernement fortifie Anvers, les administrations de la métropole commerciale y exécutent les restaurations des nombreux monuments qu'elle possède. Ainsi, on vient d'enlever de la partie octogonale de la tour de l'église St-Paul, les échafaudages qu'on y avait placés pour faciliter les travaux de restauration que la fabrique de cette église y fait exécuter.

A propos de restaurations, je dois vous apprendre, que le monument de Waterloo vient d'être doté d'un bel escalier de 225 marches garni d'une double rampe en fer.

La commission centrale de statistique vient de décider qu'elle dresserait des tableaux alphabétiques des registres paroissiaux des baptêmes, mariages et enterrements qui ont précédé les registres actuels de l'état-civil. D'après les inventaires fournis par les administrations communales, les actes antérieurs à 1792 que l'on possède encore aujourd'hui sont au nombre de vingt un millions.

Je vous ai déjà signalé qu'on était en train de transformer la ville de Bruxelles et d'en faire un second Paris. M. le docteur Van Hecke, bien connu en France, vient de déposer entre les mains du conseil communal de Bruxelles un plan général de la ville, où figurent divers projets de transformation.

L'ensemble de ces travaux, est, sans doute, d'une très-grande importance; mais comme l'administration pourra mettre dans leur exécution toute l'activité ou la lenteur qu'elle jugera convenable, il n'en résultera aucune perturbation pour les habitants de la ville. On divisera ces travaux par quartiers et on fera en sorte que de nouvelles habitations remplacent les maisons disparues dans un premier travail, avant de commencer les démolitions en d'autres endroits.

Je passe aux théâtres. Ils continuent d'attirer la foule. Il y a toujours salle comble au théâtre de la Monnaie. La célèbre danseuse, Mlle Friedberg, a tenu toutes les promesses que l'on avait faites à l'avance en son nom. Tout le monde a admiré son talent exceptionnel. Sa danse est vive, animée et porte l'admiration du public jusqu'à l'enthousiasme. Vous savez que Mlle Friedberg a recueilli les plus grands succès aux théâtres de Vienne, de Berlin, de Varsovie et de Saint-Petersbourg.

On attend pour les premiers jours une œuvre importante: le *Montjoie* de M. Octave Feuillet.

Le succès de *Rothomago* au théâtre des Galeries St-Hubert continue et grandit en raison du nombre des représentations. On va reprendre le *Bossu*, ce drame palpitant, qui l'an dernier fit courir tout Bruxelles.

Une artiste des plus distinguées, Mlle Madeleine Graever vient d'arriver à Bruxelles. Les succès de cette brillante pianiste ont retenti en Amérique, en France et en Angleterre. Elle se fera entendre au premier concert de la société de la Grande-Harmonie.

Il est, paraît-il, certain que Mlle Carlotta Patti, la sœur d'Adeline, qui a été l'étoile de la dernière saison à Londres, donnera prochainement une série de concerts. M. Ullman, directeur du théâtre Italien, est déjà arrivé pour les organiser. Mlle Carlotta Patti est, d'après les journaux de Londres, une merveille musicale.

Je termine en vous annonçant une bonne nouvelle. Le remarquable ouvrage de M. H. Métyvier, intitulé: *Monaco et ses Princes* commence à se vendre en Belgique, grâce au chaleureux appel de la presse. Pour ma part je ne doute pas que le livre du savant professeur de la Flèche, destiné à faire connaître une famille souveraine aussi ancienne que glorieuse et un Etat aussi riche qu'admirable, n'ait un brillant succès au milieu de nous.

Des relations suivies ne peuvent manquer de s'établir bientôt entre la Belgique et la principauté de Monaco; il suffit pour cela à cette dernière de le vouloir, en commençant par créer un Consulat à Bruxelles.

GEORGES HENRY.

ALPHONSE CHAMBON — Rédacteur-Gérant

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO
Arrivées du 21 au 27 Novembre.

MENTON.	b. St-Michel,	c. Prussi,	en lest
MARSEILLE.	b. Iride,	c. Minuto,	m. d.
NICE.	b. St-Michel,	c. Isoard,	m. d.
ID.	b. v. Palmaria,	c. Imbert,	id.
GÈNES.	b. Miséricorde,	c. Marcenaro,	id.
NICE.	b. v. Palmaria,	c. Imbert,	en lest
ID.	id.	id.	id.
ID.	id.	c. Delorenzi,	id.
ID.	Solferino,	c. Sibono,	id.
STE-MAXIME.	b. St-Erasme,	c. Bregliano,	vin
NICE.	b. v. Palmaria,	c. Imbert,	en lest
ID.	b. St-Jean,	c. Sibono,	id.

Départs du 21 au 27 Novembre.

MENTON.	b. St-Michel,	c. Prussi,	en lest
SAVONE.	b. Iride,	c. Minuto,	m. d.
NICE.	b. St-Michel,	c. Isoard,	en lest
ID.	b. v. Palmaria,	c. Imbert,	en lest
ST-REMO.	b. St-Laurent,	c. Gazzolo,	id.
ANTIBES.	b. Miséricorde,	c. Marcenaro,	m. d.
NICE.	b. v. Palmaria,	c. Imbert,	en lest
ID.	id.	id.	id.
ID.	id.	id.	id.
BORDIGHIERA.	b. id.	c. Delorenzi,	id.
VINTIMILLE.	b. Solferino,	c. Sibono,	id.
ST-REMO.	b. St-Erasme,	c. Bregliano,	vin
NICE.	b. v. Palmaria,	c. Imbert,	en lest

Bulletin Météorologique du 22 au 28 Novembre 1863

DATES	THERMOMÈTRE CENTIGRADE			ÉTAT ATMOSPHÉRIQUE	VENTS
	8 HEURES	MIDI	2 HEURES		
22 9h e	11	16	17	beau	nul.
23	12	17	17 5/10	id.	id.
24	14	16	16 3/10	id.	id.
25	17	19	19	id.	id.
26	16	19	19	id.	id.
27	14	15	15	pluie	id.
28	15	17	16	beau	id.

100,000 FR. POUR FR. 5.

EMPRUNT DE LA VILLE DE MILAN

(coté aux Bourses de France)

Tirage des gains le 1^{er} Janvier 1864.

Principaux gains de l'emprunt:

25 de fr.	100,000	10 de fr.	40,000
10	80,000	10	10,000
5	70,000	10	5,000
5	60,000	5	4,000
10	50,000	10	3,000
5	45,000	1655	1,000

etc. etc.

Le moindre gain est de fr. 46.

On peut se procurer des actions chez:

M. B. Schottefels, banquier à Francfort-sur-Mein.

1 Action coûte fr. 5
11 Actions coûtent 50

La liste des gains sera envoyée après le tirage.
Les timbres-postes sont acceptés en paiement.

Le sieur RIGAUD, géomètre, rue de Lorete, 18, à Monaco, demande à s'associer à quelques gros capitalistes pour l'exploitation de plusieurs mines très riches.

MAGASIN DE COMESTIBLES

Tenu par T. PLANQUE.

Charcuterie & Conserves diverses.

Rue des Briques, n° 17, au 1^{er}

BAINS DE MER DE MONACO.

GRAND ET VASTE ÉTABLISSEMENT

SITUÉ SUR LE PORT.

BAINS CHAUDS ET BAINS FROIDS

SERVICE HYDROTHERAPIQUE LE PLUS COMPLET

Le magnifique CASINO, récemment ouvert, bâti en face de la mer offre, pendant toute l'année, aux Étrangers, toutes les distractions et tous les agréments des Bains d'Allemagne, avec les mêmes conditions qu'à Baden-Baden.

Salons de Conversation, de Lecture et de Jeux

CONCERT DEUX FOIS PAR JOUR

Le matin, sur la plage des Bains; le soir dans les Salons du Casino.

HOTELS, VILLAS ET MAISONS MEUBLÉES.

STATION TÉLÉGRAPHIQUE.

On se rend de Nice à Monaco en une heure, par un service permanent de bateaux à vapeur.

ITINÉRAIRE DE PARIS A MONACO.

De Paris à Nice par le chemin de fer. Départ de Paris à 8 heures du soir.

— Arrivée à Nice 24 heures après.

De Paris à Cagnes en chemin de fer et de Cagnes à Nice par Omnibus.

De Marseille à Nice par bateau à vapeur en 12 heures.

De Nice à Monaco, par omnibus et par bateau à vapeur.

OMNIBUS { à Nice, bureaux des Messageries gen., hôtel d s Étrangers
à Monaco place du Palais.